

Book Reviews/*Comptes rendus*

Michel Leiris & Jacques Baron,
Correspondance,

édition établie, annotée et préfacée par Patrice Allain & Gabriel Parnet
(Nantes, éditions Joseph K., 2013, 192 p.)

L'exhumation d'une correspondance littéraire a souvent pour but de mieux faire connaître la vie intime d'un homme ou d'une femme de lettres déjà célèbre. Mais elle peut aussi être l'occasion de ressusciter un écrivain oublié par la postérité. Tel est le cas avec Jacques Baron (1905–1986), auteur d'une œuvre poétique, de récits et d'un livre de mémoires : *L'an I du surréalisme* (1969). Né à Nantes, comme nombre de figures du mouvement surréaliste, Baron a incarné une sorte de nouveau Rimbaud dans l'entourage d'André Breton et de Louis Aragon. Ce dernier, qui l'a accueilli à Paris quand il était fugueur à 16 ans, a été l'un de ses mentors sur le chemin qui mène alors de la poésie révolutionnaire au parti communiste (il prend sa carte en 1927). Mais c'est plutôt Michel Leiris (1901–1990) qui incarne le meilleur ami pendant les années de jeunesse. Cette relation privilégiée ne semble pas perdre d'intensité au cours de leur itinéraire intellectuel, malgré les voyages et les aléas de la vie. En même temps, la reconnaissance artistique (en tant qu'écrivain) et professionnelle (en tant qu'ethnologue) de Leiris, sa productivité et son influence majeure sur le genre littéraire appelé autofiction (ou « fictionnalisation de soi ») rendent la comparaison superflue.

En effet, si Leiris est aujourd'hui un écrivain célèbre, bénéficiant de deux volumes d'œuvres choisies dans la prestigieuse collection de la Bibliothèque de la Pléiade aux éditions Gallimard, en revanche Baron reste inconnu du grand public, lu seulement par les historiens de la littérature et les passionnés du surréalisme. Pourtant les deux hommes ont partagé leurs débuts littéraires dans le Paris des années 1920–30. Le groupe surréaliste et le Cercle communiste démocratique de Boris Souvarine (1895–1984) sont alors les deux lieux de sociabilité intellectuelle que Leiris et Baron fréquentent assidument. Ivres de scandales et de romans d'aventures, les deux jeunes poètes restent unis malgré les scissions du groupe surréaliste, qu'ils quitteront simultanément. Leurs échanges épistolaires indiquent que leur amitié a d'abord comme ferment des exploits de noctambules, l'alcool, le jazz et le cinéma américain, et non pas les théories de Breton. Quand Baron s'éloigne de Paris pour faire son service militaire en Afrique du Nord, il est saisi par la nostalgie de leurs virées nocturnes et demande à Leiris de faire le récit des siennes : « Écrivez-moi un peu. Je me sens tout mélancolique ».

colique et seul. Dites-moi ce que vous faites. Allez-vous à Montmartre ou Monparno ? » (mai 1925). Leiris lui raconte volontiers ses éclats, notamment le fameux banquet en l'honneur du poète Saint-Pol-Roux, où il faillit être lynché pour avoir lancé « À bas la France ! » : « Je vous écris le visage et les jambes tout endoloris des coups que j'ai reçus hier, au banquet d'adieux de Saint-Pol-Roux. Il paraît que j'ai mérité la mort pour avoir laissé échapper quelques cris du cœur, et la foule a voulu m'écharper. Je suis heureusement quitte pour quelques ecchymoses et une forte courbature. » (juillet 1925).

La correspondance Leiris-Baron comprend 80 lettres et messages, pendant la période 1925–1973, introduits par une longue préface, un appareil de notes assez volumineux et un index. La mise en page est aérée et agréable à lire ; un cahier iconographique regroupe une dizaine de photographies et des illustrations, en particulier des portraits de Baron conservés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Paris, France) et à la Bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa (Ontario, Canada). En revanche l'appareil critique est parfois redondant. La préface est intéressante, critique et pertinente ; malheureusement, les notes imposent souvent au lecteur un double texte sur la même page, alors que les remarques éditoriales sont parfois basées sur une littérature secondaire un peu datée. Par exemple, reprendre les éléments d'histoire de la psychanalyse d'Elisabeth Roudinesco, sans recroiser les thèses qu'elle défend depuis trente ans avec des travaux de recherche récents, est inutile et dessert les éditeurs qui, par ailleurs, ont construit un corpus avec méticulosité.

En particulier, on aurait aimé en savoir davantage sur les cahiers que Baron a rédigés sous la forme d'un journal intime une grande partie de sa vie. Du vivant de Baron, Catherine Ahearn a fait de cette matière autobiographique un sujet de thèse de doctorat à l'Université d'Ottawa (*Cahiers de Jacques Baron : texte et commentaire*, 1978), auquel Patrice Allain et Gabriel Parnet se réfèrent avec rigueur. Malgré cette expertise, le lecteur de la correspondance Leiris-Baron reste sur sa faim et ne peut jamais se faire une idée précise du contenu des cahiers. Peut-on espérer une édition critique ou un choix de ces cahiers accessible à un plus large public dans un futur proche ? Certains ont un rapport direct à la psychanalyse (« Journal d'analyse »). Voilà une source inédite qui gagnerait à être mise en valeur, non pas pour illustrer l'histoire bien connue des rapports entre les surréalistes et Freud, mais au contraire pour poser des questions neuves, notamment sur l'histoire des genres littéraires autobiographiques au XX^e siècle : journal, mémoires, récit de rêve, autofiction, etc. Par exemple, après avoir souligné que Baron a consulté le même thérapeute que Leiris — le Dr. Adrien Borel (1886–1966), un des premiers psychanalystes français — il aurait été intéressant d'établir des différences et des similitudes sur la manière dont les deux écrivains se sont réappropriés le freudisme, ou la façon dont la cure analytique a contribué à les détourner de la carrière de romancier professionnel, incarné par excellence par Aragon, au profit d'une écriture plus autobiographique, à côté d'un emploi salarié pour subvenir à leurs besoins : ethnologue au CNRS pour Leiris, journaliste à la radio pour Baron.

COMPTES RENDUS

Enfin Borel a eu d'autres patients illustres, artistes et écrivains évoluant dans les mêmes cercles de sociabilité. Georges Bataille, Collette Peignot (Laure) et Raymond Queneau sont les plus connus et une grande partie de leur correspondance a été publiée : pourquoi ne pas croiser les informations issues de leurs lettres avec celles de Baron et Leiris ? Il y a un véritable paradoxe à vouloir souligner la participation des écrivains d'avant-garde aux débuts de la psychanalyse en France et d'oublier qu'ils n'ont pas été des cas isolés, qu'il s'agit au contraire d'un phénomène collectif dans l'entre-les-deux-guerres, qui ressort d'une histoire culturelle. De plus, Leiris et Baron ont consulté d'autres psychothérapeutes après la Seconde Guerre mondiale, on peut donc se demander si ces nouvelles expériences thérapeutiques ont eu un impact sur leur conception de l'autobiographie littéraire, au-delà de leur rencontre avec Borel, après avoir atteint « l'âge d'homme »... En dernière analyse, le travail éditorial de Patrice Allain et Gabriel Parnet amène à penser que la correspondance Baron-Leiris appartient à un corpus épistolaire et autobiographique plus vaste, dont la connaissance pourrait être approfondie grâce à l'étude du fonds Baron conservé à la Bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa.

Paul Morand & Roger Nimier, *Correspondance 1950–1962*,

édition présentée, établie et annotée par Marc Dambre,
(Paris, Gallimard, collection blanche, 2015, 464 p., 2 ill.)

La correspondance entre Paul Morand (1888–1976) et Roger Nimier (1925–1962) est celle de deux écrivains français issus de générations bien distinctes. Morand a connu la gloire pendant les « années folles », tandis que Nimier publie ses premiers romans à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Morand n'appartient pas pour autant à la première génération de la *Nouvelle Revue Française (NRF)*, mais s'impose dans les années 1930 comme une figure de l'air du temps, dont la plupart des livres ont échappé à Gaston Gallimard. À la fin des années 1950, Nimier devient rapidement un intermédiaire incontournable entre l'éditeur parisien et l'écrivain exilé en Suisse.

Le texte est établi par Marc Dambre, à qui l'on doit tous les recueils posthumes de Nimier. Le style des lettres de Nimier ressemble beaucoup aux textes courts que l'on trouve